

INTRODUCTION¹

par Fredric JAMESON

LE concept de « texte » n'est guère un instrument d'analyse neutre. Il ne délimite sans ambiguïté ni un nouveau champ d'étude ni un champ d'étude nouvellement reconstitué. Et pourtant, en même temps, il ne paraît pas non plus requérir les apologies ou les polémiques de sa période héroïque, puisque d'ores et déjà il fait plus ou moins partie de la conceptualité collective et de la doxa. Les travaux qui suivent, cependant, témoignent d'un rapport double ou triple avec le terme maintenant acquis: certains poursuivent de nouvelles recherches à l'intérieur du concept, transcendant des problèmes « littéraires » ou « critiques » anciens et découvrant de nouveaux problèmes plus proprement « textuels » ; d'autres, par contre, ne travaillent pas à l'intérieur du concept mais sur lui, afin d'élaborer ses valeurs dans de nouvelles directions et parfois de modifier les directions en question (tel le rapport de Marrouchi sur le travail plus récent de Derrida sur Ponge) ; d'autres, enfin, reviennent à la polémique de ce que j'ai appelé ailleurs les années inaugurales, et aux débats philosophiques plus anciens (« texte » vs. « référent », par exemple) qui paraissaient, à l'époque, s'imposer. Que ce genre de discussion devait provenir de positions radicales ou marxistes (Reiss, Cros, van Schendel) n'est guère surprenant. Car parmi les positions alternatives originelles, le marxisme seul maintient une problématique qui ne paraît que difficilement conciliable avec la conceptualité de la *Weltanschauung* « textuelle » plus récente (les positions conservatrices — c'est-à-dire celles qui relèvent de l'esthétisme et de la défense de valeurs littéraires « autonomes » — ont su, pour la plupart, s'accommoder sans grande difficulté de la nouvelle terminologie).

Le terme « texte » et sa nomenclature étoilée (le mot « écriture » apparaît aussi dans ces pages, le vocabulaire sémiotique est diversement sollicité, le slogan de « discours » joue un rôle relativement oppositionnel, tandis que nos vieux amis lacaniens les « signifiants », pour des raisons quelconques, se font rares) posent des problèmes qui ne sont pas résolus par l'autre mot désignant un processus : la « textualité ». En effet, la juxtaposition des deux variantes terminologiques — texte et textualité — éclaire le problème familier qu'il

1 La traduction, revue par l'auteur, est de Brian T. Fitch.

aurait été agréable d'éviter : le « texte » générant fatalement le « contexte » autour de lui-même, dans un mouvement dualisant que des révisions ultérieures (« hors-texte », « sous-texte », etc.) ne paraissent guère pouvoir arrêter, jusqu'à ce que la nouvelle possibilité « textualité » restructure dialectiquement l'ancienne contradiction. Mais « textualité », à son tour, semble se déplacer, non pas pourtant dans la même direction pourtant ; et j'ai l'impression que si on l'abandonne à sa logique, ce terme instable tend à une formulation plus forte du seul processus, c'est-à-dire à la « textualisation ».

Quels que soient les problèmes posés par cette deuxième alternative, il paraît clair, dès le départ, que nous nous retrouvons bon gré mal gré devant une paire d'alternatives ancienne (mais plutôt différente), à laquelle on peut appliquer sans difficulté le langage structural familier de synchronique et de diachronique. Les problèmes que la terminologie de « texte » paraît générer (qu'ils soient en fait de vrais problèmes ou de faux problèmes) doivent sûrement être des problèmes synchroniques — problèmes de niveaux, du signe ou du texte et de son référent, la chose verbale en coexistence problématique et synchronique avec une autre sorte de chose. « Textualisation », pourtant, réoriente notre attention avec insistance sur des processus qui pourraient être décrits, si besoin était, en termes de production, mais qui, finalement (grâce à une sorte de fatalité terminologique différente), commencent à émettre les signaux de détresse du diachronique et à suggérer que, si textualisation il y a, il a bien fallu que celle-ci émerge à un moment donné et que nous sommes maintenant libres de nous demander quelle sorte de processus a précédé ce nouveau processus de textualisation, et même, peut-être, ce qui pourrait le suivre.

Les premières batailles concernant une conception spécifiquement contemporaine ou post-structurale de « texte » (la conception même interdit tout recours facile aux articles défini ou indéfini) ont été engagées et ont tourné autour du langage quotidien, mais aussi phénoménologique, de l'« intérieur » et de l'« extérieur » : les origines spatiales de la querelle ne sont guère sans pertinence, comme nous le verrons tout à l'heure.) « Intrinsèque » et « extrinsèque » étaient deux versions conservatrices ou esthétisantes de cette opposition (voir Wellek et Warren, *Theory of Literature*) mais la lutte à cette époque-là (comme dans le « Hors texte » de Derrida) a rapidement révélé des ennemis à gauche aussi, dans les notions marxistes traditionnelles de contexte, situation historique, etc. « Texte » peut devenir « textualité » en volatilisant l'objet, l'ancienne œuvre d'art ; en transformant le monument esthétique en une conjoncture momentanée de micro-parties ou d'unités atomiques, ou en des morceaux et des sections préfabriquées qui constituent aussi ce qui, autrefois, était l'extérieur ou l'environnement du monument, de sorte que les limites de l'ancienne œuvre disparaissent et que nous nous trouvons confrontés à un champ homogène : « *le bâtiment seul n'est plus un objet*'. *Ce n'est que le lieu où l'assemblage élémentaire de cellules uniques revêt une forme physique.* »² J'ai commencé à introduire dans la discussion des termes et des thèmes architecturaux parce qu'il me semble que l'effet de dépaysement produit par l'intermédiaire d'une autre discipline peut jeter une lumière nouvelle sur ces questions trop familières et nous permettre

de les reconceptualiser -et de produire de nouveaux problèmes — d'une manière nouvelle.

Si on considère les sensations corporelles et phénoménologiques d'« intérieur » et d'« extérieur » comme les expériences concrètes à partir desquelles se développent des concepts « abstraits » ultérieurs (aussi métaphysiques soient-ils), deux remarques s'imposent: primo, cette opposition spatiale est sans doute moins reliée à notre propre corps organique en tant qu'individus biologiques (et, de toute façon, nous percevons d'habitude notre corps à travers une médiation extérieure) qu'au processus d'habiter une demeure et celui de construire des bâtiments; et secundo, dans ce dernier cas (et en fait, dans tous les cas), l'expérience de l'opposition entre intérieur et extérieur sera mieux saisie du point de vue historique, si elle est prise comme une expérience dans le processus de changement et de transformation (et dès lors, le concept de « textualité » est lui-même un signe et un symptôme de cette transformation, comme le fut, à son époque, le débat philosophique même sur l'intérieur et l'extérieur).

Les idéologues du modernisme en architecture, Henry-Russell Hitchcock et Philip Johnson, dans leur ouvrage de base, *The International Style*, définissent le modernisme en tout premier lieu comme la décision d'abandonner des murs d'appui épais (la « masse ») en faveur des nouvelles techniques qui optent pour des supports minces (la « cage » qui délimite maintenant le « volume ») et pour qui l'ancien « mur » est devenu tout simplement un emballage, souvent fait de verre : « *le symbole architectural primordial n'est plus la brique dense mais la boîte ouverte — une construction -squelette que seule enveloppe un écran protecteur.* »³. Ceci constitue donc la première infraction décisive à une expérience plus ancienne (ou archaïque) de la distinction radicale entre un intérieur abrité, derrière des murs épais, et un « contexte » menaçant et ouvert dans lequel le corps est vulnérable. Le nouvel « intérieur » — l'« espace ouvert » — n'est délimité par rapport à quelque ancien extérieur que par une peau de verre ou une paroi non-fonctionnelle, comme dans les maisons et les bâtiments en verre de Mies ou de Philip Johnson lui-même. La dialectique du modernisme dans tous les arts est donc visible ici, dans la contradiction entre un geste qui abolit péremptoirement la frontière ou le mur mais qui continue à affirmer la valeur esthétique de l'œuvre comme une construction stylistique en soi: le caractère instable et provisoire du mouvement moderniste peut donc être formulé ainsi: pour lui, le « texte » produit son « contexte » (ou le transforme ou le révolutionne).

On peut donc caractériser le mouvement post-moderne comme l'issue inévitable dans laquelle finit par disparaître jusqu'à cette autonomie du monument ou de l'« œuvre »; et à mon avis, cette disparition particulière de l'objet est moins évidente de l'« extérieur » (où maintenant les grandes peaux de verre

2 Manfredo TAFIURI, *Architecture and Utopie*, trad. de Barbara Luigia Penta (Cambridge, MIT Press, 1979), p. 105.

3 Henry Russell HITCHCOCK et Philip JOHNSON, *The International Style* (New York, Norton, 1966), p. 41.

réflecteur absorbent visuellement la cité externe et l'approprient à une suite d'images changeantes) que de l'intérieur, où le « volume » moderniste plus ancien, maintenant colonisé et diffusé, perd à son tour son autonomie et s'offre à un « libre jeu » déroutant de jalons provisoires et quasiment aléatoires et de frontières partielles, de parois suspendues, de quasi-coupures, en tous points différentes des formes « sculpturales » plus anciennes du moderne et (pour utiliser une expression que j'ai proposée dans un contexte un peu différent) « *unmappable* », « dont il est impossible de dresser la carte ». Dans le domaine du langage et des textes linguistiques donc, cette nouvelle qualité interne d'être « extérieur » qui est celle de l'ancien « intérieur » sous sa forme post-moderne est peut-être comparable aux disséminations verbales et aux intra-proliférations exigées et réalisées politiquement par Derrida dans sa période la plus récente (déleuzienne-schizophrène, si j'ose dire) (voir Marrouchi); mais aussi par ces analystes textuels, qui, à la suite de Ricardou, explorent la matérialité grouillante du dessous du langage apparemment stable des textes « littéraires » imprimés.

Les concepts de « texte » (et de « textualité ») et de « textualisation » se trouvent donc tous deux réhistorisés de façon utile par les parallèles architecturaux, et maintenant, dès qu'on les examine comme symptômes du post-moderne, ils ne paraissent plus des exercices de pure philosophie innocents ou absolus. Mais même ici l'« intérieur » et l'« extérieur » ont fait l'expérience d'un certain « retour du refoulé » : puisque le moment inaugural même de toute analyse idéologique est dans cette impression de clôture asphyxiant, d'être emprisonné à l'intérieur d'un système quasiment totalitaire (que ce soit celui de la « métaphysique occidentale » ou de la dernière étape du capitalisme) dont il importe moins de s'échapper que de prendre conscience qu'en premier lieu, il nous enveloppe entièrement : qu'il n'existe ni mot ni concept qui ne soit déjà contaminé par le phénomène total que nous ne pouvons voir, aucun geste d'exploration qui ne soit déjà prévu dans le plan de jeu compliqué du système total. Peut-être, en effet, ces diverses conceptions totalisantes du système lui-même ou de notre emprisonnement métaphysique et idéologique à l'intérieur de celui-ci sont elles-mêmes post-modernes, cercle vicieux qui ne ferait que reconfirmer ce diagnostic: nous essayons donc de conceptualiser pour nous-mêmes un « intérieur » dont n'existerait aucun « extérieur ».

C'est la raison pour laquelle j'éprouve des sentiments ambivalents devant les efforts de Reiss, de Cros et de van Schendel pour retourner au point de départ et pour se remettre à la tâche de récrire d'une manière plus ou moins satisfaisante les préoccupations marxiennes plus anciennes dans le nouveau langage de la textualité. On pense aux anciens débats métaphysiques : à la « démonstration » faite par Eco que « l'outil » est en premier lieu un signe linguistique et que par conséquent, dans l'apparition de l'« humain » et du « social », le langage est venu en premier et a priorité sur la production; ou à la contre-position de Rossi-Landi (qui ne constitue toutefois pas une réponse, chronologiquement parlant, à Eco) qu'au contraire, le langage est subsumé sous la logique des formes marchandes de la valeur. Cros, pourtant, ne manque pas de discerner le talon d'Achille de la théorisation marxienne plus ancienne concernant le « contexte » dans le concept structurellement inévita-

ble mais théoriquement insupportable de l'« homologie » que nous a légué Lucien Goldmann. Si nous essayons cependant de vivre sans ce concept, nous nous trouvons alors devant un choix: ou bien nous essayons de rendre « linguistique » ou « textuel » le con texte lui-même en proposant une conception nouvelle de la production linguistique assez souple pour faire double emploi avec la praxis lui-même ; ou nous élargissons d'une manière ou d'une autre la notion de texte afin d'englober l'ancien contexte d'une nouvelle façon. Ce sont là, si je les ai bien comprises, les deux « solutions » proposées respectivement par Reiss et van Schendel.

Car nous ne sommes pas à même d'apprécier la signification des propos de Reiss si nous ne sommes pas prêts à envisager l'idée que le concept de « discours » est proposé comme une alternative radicale à celui de « texte » et de « textualité », bien que leur parenté linguistique révèle les deux alternatives comme étant post-contemporaines de manière évidente. Comme en témoigne toute une gamme d'études contemporaines, l'alternative « discursive » est une alternative prometteuse et qui permet de soulever de nouvelles questions et des problèmes d'activité linguistique et de praxis (qui me paraissent aller au-delà de l'ancienne conception de la seule « production » textuelle) ; il reste à voir, pourtant, si cette conceptualité alternative ne confronte pas bon nombre des mêmes problèmes que la conceptualité « textuelle ». Le fait d'exposer ces derniers avec une franchise peu commune n'est pas le moindre des mérites de la discussion de Reiss.

Van Schendel propose toutefois un nouveau concept médiateur à l'intérieur de la logique de la textualité: l'« idéologème » est donc censé être une composante « intrinsèquement » textuel, tout autant que la conceptualité plus ancienne de la sémiotique ou de l'analyse narratologique — sauf qu'il s'agit d'une « unité constitutive » d'une espèce singulière et qui porte l'« extrinsèque » à l'intérieur d'elle-même en tant que sa propre structure ou son propre « effet ». Il est évident que la théorie de l'idéologème est encore moins développée actuellement que la théorie du discours ; il n'est pas moins évident qu'il lui faudra maintenant construire sur les bases de ce remarquable travail préparatoire de van Schendel dont l'interrogation initiale de l'observation classique de Bakhtin — Voloshinov soulève quelques-unes des grandes questions de cet ordre du jour important qui restent à résoudre.

Mais des travaux entrepris à l'intérieur de la conceptualité de la position textuelle ne sont pas moins éclairants que ces critiques implicites ou explicites. Je suis frappé, par exemple, par une alliance précaire et tendue (sinon un mariage de convenance) dans ces pages entre la narratologie et la textualité, par une tension qui confirme ma propre idée que la sémiotique greimassienne (qui accorde la priorité à la narration) constitue encore un troisième (ou quatrième) paradigme qui n'est ni celui du Texte (ou du Discours) ni celui des divers contextes marxistes. De toute façon, il me paraît significatif que les travaux qui, dans ces pages, évoquent la narration (Cros, Margolin et Schuerewegen) isolent stratégiquement ces composantes beaucoup plus statiques, beaucoup plus « textuels » que sont les narrateurs, les voix narratives, les narrataires, et ce faisant, d'une manière ou d'une autre, quel que soit leur (grand) intérêt intrinsèque, compriment de nouveau le contenu du processus

narratif en un quelconque procès d'échange plus statique. Peut-être le problème réside-t-il dans cette spécificité historique de l'idéologie même de la textualité, laquelle, en tant que textualisation, comme processus linguistique distinctif et historiquement unique en soi, n'est véritablement compatible qu'avec une seule *sorte* de narration et ne s'accorde harmonieusement qu'avec elle seule, à savoir la narration post-moderne (partiellement explorée dans la contribution de Hutcheon). Les formes « textuelles » de la subjectivité et des positions du narrateur/narrataire dont nous pouvons être conscients aujourd'hui sont donc elles-mêmes révélées et décelées, au moins en partie, par le fonctionnement des nouvelles narrations post-modernes.

Le retour de Zappel à l'art didactique est un développement qui vient à propos dans un domaine négligé et stigmatisé de la littérature. Il rend accessibles aux plus récentes approches de nouveaux ensembles de textualité. Si, en dernière analyse, sa démarche ne réussit pas à démolir les fenêtres et à laisser entrer l'air frais, c'est, au moins en partie, à cause du choix astucieusement stratégique de son texte de base, *Katherina Blum* de Böll, lequel, comme tous deux nous le disent explicitement, ne concerne pas vraiment autant la « violence » (un sujet proprement « hors-textuel », croirait-on) que la « violence du langage » : mais à ce moment-là, évidemment, nous nous trouvons dès le départ, à l'intérieur de l'univers du langage, de sorte que le problème urgent et scandaleux du « didactique » se trouve déjà réduit d'avance à la question bien moins difficile et bien plus familière du « rhétorique ».

Deux interventions extraordinaires viennent compléter ces recherches intratextuelles, et chacune d'elles étend et distend violemment le « texte » d'une façon inattendue et significative. L'essai de Weir, fascinant mais qui, me semble-t-il, nous laisse sur notre faim, réintroduit les « processus de la production textuelle » de Loyola (via Barthes) et entame une « leçon de choses » instructive dans ces processus à l'aide d'exemples puisés chez Joyce. Et pourtant ici nous sommes déjà dans ce domaine du « génétique » sur lequel Hay, avec insistance, a attiré notre attention, mais aussi dans ce domaine de la praxis et dans un espace non — textuel qui n'est cependant ni l'espace « objectif » de l'histoire ou de la société mais celui, également non verbal mais « subjectif », que nous appelions jadis l'« imagination », et que nous pourrions peut-être appeler l'« imagination planifiée ».

L'étude que consacre Baetens aux composantes visuelles et schématiques plus profondes du texte critique ou théorique « post-structural » ne provoque pas moins la réflexion : nous y touchons enfin au substrat spatial de la textualité contemporaine, ou, mieux encore, à la tendance profonde et insistante à la spatialisation qui semble latente dans toute pensée post-contemporaine. Baetens ne situe pas, historiquement ce phénomène singulier ; mais il nous oblige à l'interroger lors de toute discussion ultérieure de ces questions.

Pourtant, l'essai de Hay dont il a déjà été question, annonce le renversement dialectique de ces discussions du synchronique au diachronique, ou (comme je l'ai formulé plus haut) du « texte » à la « textualisation ». Il est donc fort significatif et même symptomatique que les études mentionnées jusqu'ici soient accompagnées de deux études plutôt différentes, de caractère histori-

que ou historico-systémique, nommément le travail de Jeay sur le « texte » médiéval et celui de Hutcheon sur le « texte » post-moderne. Celui-là constitué, en effet, une formulation programmatique ou un manifeste, un argument de poids en faveur de la centralité de cette « textualité » jusqu'ici bizarre et aberrante de la période médiévale à l'intérieur de cette textualité maintenant tout aussi « bizarre » et tout aussi « aberrante » de notre propre époque post-moderne. Nulle part, à ma connaissance, la priorité du texte médiéval n'a été aussi triomphalement défendue que dans cette prospection majeure des études médiévales contemporaines. L'essai de Hutcheon, pour sa part, inscrit le post-moderne à l'ordre du jour, tout en introduisant un nouveau thème, à savoir l'historicisme post-moderne et l'historicité du simulacre post-moderne (qui se manifeste de la manière la plus frappante dans ce qu'on appelle « la mode rétro » dans le monde du film et du cinéma). Mais cela est un tout autre champ d'interrogation dont je ne puis ici pousser plus loin l'exploration.

Je voudrais terminer en suggérant un développement quelque peu différent à partir des discussions très étoffées certains aspects de la textualité que le lecteur trouvera dans ce numéro de *Texte*. J'ai déjà souligné la signification de la spatialité et de la spatialisation dans le fonctionnement de concepts textuels : et c'est là un développement que je voudrais formuler d'une manière un peu différente. J'ai déjà souligné le grand intérêt de l'essai de Baetens du fait qu'il suit explicitement la nouvelle logique unique de la textualité — ouvrant des failles, des distances, des fissures internes et révélant une logique de la différenciation plutôt qu'une logique de l'unification -au-delà du bord du langage jusqu'au spatial lui-même. Je voudrais maintenant proposer un emploi allégorique de ces discussions textuelles et suggérer qu'une autre dimension de ces questions se révèle dès que nous sommes prêts (même momentanément, en guise de spéculation) à considérer l'hypothèse que le concept de « textualité », pratiqué si diversement ici, est lui-même l'expression allégorique du problème et de la dynamique de la culture elle-même à l'époque post-contemporaine. Formuler une telle hypothèse c'est passer d'une tradition française de la conceptualité et de la terminologie à une tradition allemande: non seulement par les notions de l'« espace » ou de la « sphère » de la culture élaborées à partir de Habermas, mais aussi par l'acception même du terme « culture », que la théorie allemande tend à utiliser d'une manière assez différente et plus rigoureuse que n'est le cas en Grande Bretagne (sans parler des États-Unis où il est partout, ni de la France où il n'est guère thématiquement du tout). La « culture » dont je parle, toutefois, n'est pas le domaine plus ancien de l'art mais plutôt ce nouveau plafond tout entier du post-moderne mentionné plus haut: il désigne un moment où la culture, autrefois vue comme une sphère ou un espace quasi-autonome, s'est maintenant prodigieusement ouverte pour inclure tout, où tout, en plus d'être lui-même, est aussi culturalisé. Ici, encore une fois, nous nous trouvons donc confrontés au problème (ou le cauchemar) d'un intérieur qui n'a pas d'extérieur (et aussi à la question de la spatialisation qui est elle-même, à mon sens, une caractéristique fondamentale de la nouvelle dynamique culturelle). Est-il possible alors que notre interrogation d'un exemple de ce processus à une

échelle relativement petite — le caractère du « texte » qui l'apparente à la bande de Moebius et les nouveaux instruments analytiques et conceptuels que nous cherchons à élaborer pour capter ces nouveaux phénomènes sans précédent — soit aussi, en même temps, un effort inconscient et *allégorique* pour nous attaquer à cette manifestation énorme et universelle de la dynamique « textuelle » qu'est la culture elle-même? S'il en est ainsi, les articles de ces pages — au-delà de leur propre intérêt — acquièrent par là même une résonance supplémentaire d'un caractère historique et social des plus actuels.

Duke University